

vous et de l'avenir ; nous avons fait votre clientèle et vous ne manquerez pas d'ouvrage. Ma mère sera votre première cliente et moi la deuxième.

Mme Delteil ne s'était pas trop avancée : bientôt en effet, les pièces de riches dentelles à réparer arrivèrent nombreuses chez Marguerite.

A côté de sa mère, Emilienne apprenait à faire la maille et n'allait pas tarder à devenir une habile ouvrière.

Toutefois, Marguerite ne tenait pas la jeune fille attachée à son métier ; elle ne voulait fatiguer ni son corps, ni ses yeux.

Mais Emilienne ne restait pas oisive ; elle sentait que son instruction n'était pas suffisante et qu'elle avait beaucoup à apprendre.

Dirigée par Marguerite et avec ce grand désir de savoir, qui est toujours suivi d'un heureux résultat, Emilienne étudiait, pleine de courage, avec une volonté opiniâtre, avec passion.

Elle savait, — sa mère le lui avait souvent répété, — qu'il n'y avait rien de tel que la lecture pour développer l'intelligence et former l'esprit. Aussi elle lisait beaucoup, des livres que Marguerite lui achetait, choisis avec le plus grand soin.

Le dimanche dans l'après-midi, quand le temps le permettait, on faisait une promenade dans la ville ; on visitait les monuments, les musées. Pour la jeune fille, c'était une autre manière de s'instruire, grâce aux explications que lui donnait Marguerite.

Une fois chaque mois, elles allaient au théâtre à la Comédie Française, au Gymnase, à l'Odéon, au Vaudeville ; rarement dans un autre théâtre, et encore fallait-il que le genre de spectacle convint à Marguerite.

Tous les quinze jours elles étaient reçues à dîner à l'hôtel Villarceau.

C'était une grande joie pour Emilienne de se retrouver dans cette maison amie, où elle était toujours fêtée et traitée un peu comme une enfant gâtée.

On savait qu'elle étudiait et lisait beaucoup. Le docteur Delteil et son fils l'interrogeaient ; elle répondait le mieux qu'elle pouvait à cette espèce d'examen qu'on lui faisait subir, mais qui était aussi une précieuse leçon dont elle savait profiter.

Le père et le fils constataient, avec un plaisir qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, les progrès rapides que faisait la jeune fille et s'étonnaient même des connaissances qui, déjà, ornaient son esprit.

— Emilienne est vraiment merveilleusement douée, disait Lucien à son père.

— Oui, répondait M. Delteil, elle a une mémoire prodigieuse et une faculté d'intuition extraordinaire.

De temps à autre, on recevait aussi à l'hôtel Villarceau le sculpteur sur bois Lebrun et son fils Paul, grand ami de Lucien Delteil.

Les jeunes gens étaient comme les deux frères ; au lycée on les avait appelés les inséparables, et bien qu'ils ne suivissent point la même voie, il ne se perdaient pas de vue, et semblaient n'avoir de véritable joie que lorsqu'ils se trouvent ensemble.

Paul Lebrun s'était contenté du diplôme de bachelier ès lettres, et pendant que Lucien Delteil restait encore à Louis-le-Grand et travaillait pour obtenir le diplôme de bachelier ès sciences, Paul avait déclaré à son père que son plus vif désir était de devenir artiste peintre.

Artiste lui-même et ayant donné à son fils les premières leçons de dessin, Lebrun n'était pas homme à contrarier la vocation de Paul.

Le jeune garçon avait donc quitté le lycée et était entré à l'Ecole des Beaux-Arts décoratifs, afin de se perfectionner dans l'étude du dessin. Il était maintenant élève de l'école des Beaux-Arts, où il apprenait la peinture. Cela ne l'empêchait point de fréquenter l'atelier de Gérôme, un de nos grands maîtres des iniateurs ; les ateliers de Bonnat, Carolus Durand, Rochegrosse, Roybet, s'inspirant du génie de ces maîtres de l'Ecole française, saisissant chez l'un la manière de composer un tableau, devenant coloriste chez un autre, prenant auprès de tous ce que chacun a de poésie, de sentiment, et cette touche délicate ou hardie qui anime, donne la vie à leurs œuvres.

Paul se préparait à concourir pour le prix de Rome ; il voulait obtenir le grand prix.

Il était soutenu, encouragé par Lebrun, dont il était la joie et l'orgueil. Paul était tout pour son père.

On n'attendait plus parler de Léonie ; sans doute elle s'était encore envolée vers quelque contrée lointaine.

Le sculpteur sur bois n'oubliait pas complètement sa femme. Souvent, en regardant son fils, il lui arrivait de murmurer :

— La malheureuse, voilà ce qu'elle a perdu !

XIV.—RÉVÉLATION INATTENDUE

Marguerite et Emilienne vivaient tranquilles dans leur petit appartement de la rue Godot de Mauroi. Le travail leur donnait l'aisance.

Mais cela ne devait pas durer.

La jeune fille allait subir une première et cruelle épreuve ; elle allait avoir à supporter une immense douleur.

Depuis déjà longtemps la santé de Marguerite était délabrée ; après avoir eu de fréquents malaises, elle devint malade. Autant qu'elle le put elle lutta contre la maladie, mais à la fin elle fut forcée de s'aliter.

Le docteur Delteil vit tout de suite que le mal dont souffrait la pauvre femme était incurable.

Lentement, chez Marguerite, les souffrances morales avaient détruit les forces physiques ; c'était un corps usé.

La science du médecin et les meilleurs soins de la jeune fille ne pouvaient plus que prolonger un peu cette vie près de s'éteindre.

Avec une douceur angélique, avec toute la tendresse et le dévouement qu'on pouvait attendre d'elle, Emilienne prodiguait ses soins à la chère

malade dont elle voulait conserver les jours, se refusant à croire que sa fin fût prochaine.

Elle passait la moitié des nuits au chevet de Marguerite, et il fallait que celle-ci prit un ton d'autorité, se fâchât presque pour l'obliger à prendre du repos.

Le docteur s'était bien gardé de faire connaître à la malade la vérité sur son état ; mais elle sentait bien qu'elle n'en avait plus pour longtemps. A présent, elle s'applaudissait d'avoir quitté Salvignac, dont elle avait tant hésité à s'éloigner.

Là bas, que serait devenue Emilienne ? A Paris, elle avait la famille Villarceau et dans chaque membre de cette famille, un ami, un protecteur.

Un soir, elle dit à la jeune fille :

— Ma chérie, je me sens un peu plus forte aujourd'hui, je veux en profiter pour causer quelques instants avec toi.

— Je le voudrais bien, maman ; mais vous êtes si faible... et vous savez que vous ne devez pas vous fatiguer.

— Dieu me donnera la force de remplir un grand devoir. Assieds-toi là, près du lit, ma chérie, et écoute-moi.

La jeune fille obéit et la malade reprit :

— Emilienne, il est des choses qui t'intéressent, que j'ai cru devoir te laisser ignorer, mais que je veux aujourd'hui te faire connaître. C'est un secret que je vais te révéler, un secret que je n'ai pas le droit d'emporter dans la tombe. Emilienne, je ne suis pas ta mère !

La jeune fille resta un instant frappée de stupeur, puis s'écria :

— Vous n'êtes pas ma mère, je ne suis pas votre fille !

— Je ne suis pas ta mère, tu n'es pas ma fille, répéta Marguerite. Mais continua-t-elle, si je ne suis pas ta mère par le sang, je l'ai été et le suis encore par le cœur ; personne mieux que toi, chère enfant, ne peut dire combien je t'ai tendrement aimée.

La jeune fille était devenue affreusement pâle et de grosses larmes tremblaient aux longues franges de ses paupières.

Après un silence, Marguerite reprit :

— Mon grand chagrin, avant de mourir...

— Mais vous ne mourrez pas, maman, vous ne mourrez pas ! interrompit Emilienne d'une voix que l'émotion étranglait.

— Oh ! je ne demande pas à m'en aller encore ; pour toi, mon enfant, et pour une autre jeune fille qui m'est également chère, je voudrais vivre... mais Dieu est le maître de la vie...

Eh bien ! oui, ma chérie, mon grand chagrin avant de mourir est de ne pas pouvoir te dire qui est ta mère... qui est ton père... Je te crois orpheline, mon enfant, et j'ignore s'il te reste quelques parents, si tu as une famille. Tout ce que je puis te dire, et encore sans en être bien sûre, c'est que tu es née en Espagne, que ton nom est Thérèse et que j'ai été autorisée à t'appeler Emilienne.

La jeune fille écoutait avec une émotion croissante. Elle avait son mouchoir à la main, et à chaque instant elle essuyait ses yeux noyés de larmes.

— Emilienne, tu te souviens de M. l'abbé Ancelin.

— Le bon curé de Salvignac, oh ! oui !

Un jour, M. l'abbé Ancelin entra dans ma petite maison ; il était accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, portant le costume des paysans basques de la province espagnole. Cet homme, qui parlait assez bien le français, mais avec un accent espagnol très prononcé, avait dans ses bras, enveloppée d'une couverture de laine, une petite fille à peine âgée de deux ans ; c'était toi.

— Marguerite, me dit l'abbé Ancelin, monsieur, à qui j'ai parlé de vous, voudrait vous confier cette petite fille, voulez-vous vous charger de l'élever ?

Je n'acceptai pas immédiatement ; j'étais pauvre ; je vivais séparée de mon mari et j'avais déjà à élever ma fille, ma petite Louise.

— Quoi ! s'écria Emilienne, vous avez une fille ?

— Oui.

— Et vous m'apprenez cela aujourd'hui seulement ?

— Je ne pouvais te parler d'elle sans te faire connaître tous mes chagrins ; je ne l'ai pas voulu.

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Hélas ! je l'ignore ; mais tout à l'heure je te parlerai de Louise, de ma fille.

Cependant, je t'avais prise dans mes bras, je te regardais... Oh ! comme tu étais jolie ! je t'embrassais... malgré cela, je ne me décidais pas à te prendre, effrayé à l'idée de t'associer à notre misère. J'expliquai cela à monsieur le curé.

Alors, l'homme mit un papier sur la table.

— Dans cette enveloppe, me dit-il, il y a vingt mille francs pour récompenser la personne qui prendra soin de la petite fille.

— Et, Marguerite, ajouta M. Ancelin, cette somme vous est donnée ; vous vous en servirez pour élever convenablement cette petite fille et la vôtre ; elles seront comme les deux sœurs et vous aurez deux enfants.

Mes craintes se trouvaient dissipées je ne pouvais plus hésiter.

— J'élèverai cette enfant, répondis-je, et je l'aimerai comme si j'étais sa mère.

Que te dirais-je, ma chérie, déjà je sentais que tu avais une place dans mon cœur.

— Elle s'appelle Thérèse, me dit l'Espagnol ; mais dans son intérêt, vous ferez bien de lui donner un autre nom.

Ce fut quelques jours après que je commençai à t'appeler Emilienne.

L'Espagnol me dit encore qu'on viendrait un jour te réclamer ; mais il ne m'apprit point où tu étais née, ni qui étaient tes parents ; du reste, je ne me permis pas de l'interroger, comprenant que sur ce point il avait reçu l'ordre de garder le silence.